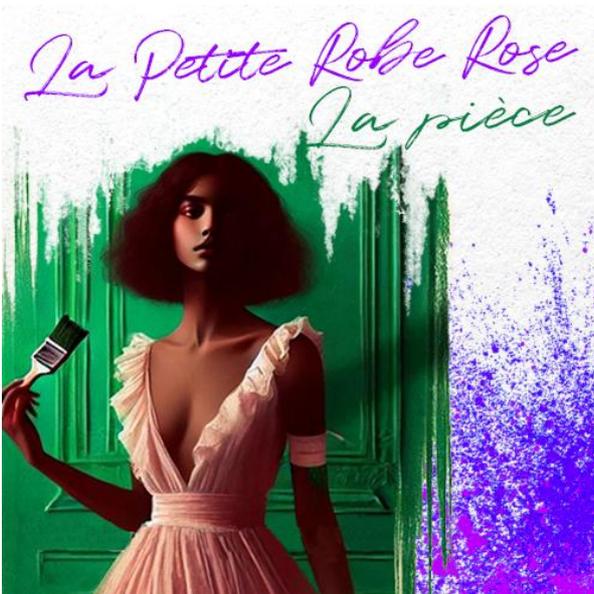


Au théâtre : la petite robe rose

“Le théâtre a un rôle à jouer dans la société”



Depuis 24 ans, le théâtre de l'Entonnoir à Kourou, par ses représentations et ses programmes comme Vivre et Dire son Quartier ou Dazart, s'adresse en priorité aux jeunes et à leur famille en ouvrant leur imaginaire tout en les questionnant sur des sujets de société; n'hésitant pas aussi à briser les tabous pour mieux vivre ensemble.

Aujourd'hui, il présente la *Petite Robe Rose* d'après un texte d'**Isabelle Niveau**, sur les violences intrafamiliales, interprété par la comédienne **Mathilda Pierre**, elle-même victime de violences durant son enfance.

Un texte pour mieux briser le silence et repeindre la vie.

Maman, je sais que je cours tout le temps, que ma vie ressemble à un supermarché aux heures d'affluence. Ça court dans tous les sens et qu'il est parfois difficile, compliqué de savoir qui fait quoi dans ma vie. Je le sais.

Mais là, maman, j'ai le temps. Non, je vais prendre le temps de m'arrêter et de te dire laisse-moi le temps de respirer, de prendre mon courage, car tu vas rentrer dans mon univers, le ring de ma vie. Et ça cogne, ça cogne fort.

Isabelle Niveau : directrice du Théâtre de l'Entonnoir à Kourou, en Guyane

Le texte parle d'une jeune femme qui s'adresse à sa mère et qui lui raconte qu'elle a été violée quand elle était petite et qui tente de renouer un dialogue avec sa mère, en lui disant, à la fois qu'elle n'y est pour rien mais qu'elle lui en veut de ne pas avoir su voir, entendre, accompagner. Cette jeune fille a dû se construire toute seule, passer par toutes les étapes de culpabilité, de haine, de rejet, d'isolement aussi. Ça me semble très important quand on s'adresse aux familles où en fait, sans doute que les plus jeunes ou les gens ont subi des violences s'identifient à la personne qui parle, mais que beaucoup d'autres peuvent s'identifier à la mère.

Et ça, ça me semble essentiel.

Tu te souviens du jour où tout a basculé, quand on habitait près de l'école Dubourg. Tu te souviens que tu travaillais beaucoup, que papa était souvent absent et que vous aviez beaucoup économisé pour refaire la peinture de la maison, toute la maison.

Tu voulais que la maison soit belle. Tu voulais montrer ta réussite sociale. Tu la voulais toute bleue, comme le ciel.

Une maison qui se fond dans le bleu du ciel, tu disais au peintre. Eh bien maman, ton peintre m'a plongée dans le noir de ses yeux. Cette comédienne

Mathilda, c'est une comédienne que je connais depuis longtemps.

Elle a fait tous les dispositifs d'éducation artistique et culturelle et de médiation en parlant au noir. Elle a beaucoup joué avec nous. Je sais à quel point ce thème-là est un thème qui la touche particulièrement.

Je sais qu'elle peut nourrir son jeu par sa propre expérience de vie. Elle, ça lui permet sans doute de continuer à explorer pour s'en sortir. Et ça donne cette authenticité aussi.

Ce peintre que tu appelais ton poète n'a pas fait de poésie avec la petite fille de 5 ans que j'étais. Maman, il m'a violée. Je ne comprenais rien.

Je ne savais pas. Je ne voulais rien. J'ai pleuré, maman, toute la matinée.

Il m'a dit que c'était notre secret.

Mathilda Pierre : J'ai été victime de violences de ma plus tendre enfance de mes 10 ans jusqu'à mes 18 ans. Des violences morales, des violences sexuelles, des attouchements. Les attouchements c'était par les différents beaux-pères que ma mère a rencontrés tout au long de sa vie. Je m'appelle Mathilda Pierre. Je suis haïtienne.

Je suis arrivée en Guyane il y a environ 17 ans. J'ai grandi vraiment dans ce schéma où la seule chose à faire c'était le silence, c'était d'endosser, d'accepter, de se construire seule tout en oubliant ces violences qui n'étaient, pour mes proches, pas des violences en fait. Dans ma culture, c'était vraiment : tu as vécu telle et telle chose donc ces choses ne doivent pas être vues comme une violence parce que tu es censée, de par ta nationalité, être suffisamment forte pour pouvoir affronter tout ce qui se met sur ton chemin et qu'importe la chose. Peu importe ce que tu vis, tu gardes. Du coup j'étais dans l'obligation de garder le silence, de me taire, de chercher avant tout à protéger ma mère et à me protéger car être vue comme une victime, aller voir un psychologue, c'est être faible, c'est être folle, c'est perdre la tête. Cacher la gêne, la honte, la culpabilité, le silence.

Chut, ça ne se dit pas. Chut, ça ne se fait pas. Chut, que vont penser les autres.

Chut, mon Dieu, chut. Mais non en fait, on ne fait pas taire un enfant, on tente de comprendre ce qu'il a à dire, ce qu'il peine à dire. Il a volé mon enfant ce maman et tu n'as rien vu.

Mathilda Pierre : *Qu'est-ce qui a fait qu'à un moment donné, vous avez dit stop ?*

Un jour, alors que ma mère était absente (elle était retournée en Haïti), elle m'a laissée dans la maison avec le beau-père. Il y a eu un premier attouchement une nuit. Je n'ai rien dit à mes frères et la nuit qui a suivi, j'ai fait un cauchemar, dont je me rappellerai toute ma vie. Il y avait des pompiers qui venaient profiter de mon corps, je ne sais pas quel était le rapport, mais c'était d'une violence ... Je me suis réveillée en sursaut, j'ai tout explosé vraiment, je me suis mise à frapper sur les portes, à hurler : je veux ma maman, je veux ma maman, je veux ma maman. À ce moment-là, mes frères sont venus me voir, j'ai sous-entendu ce que j'avais vécu, le cauchemar que j'avais fait et à partir de là, ils m'ont dit : petite étincelle, il faut que tu arrêtes d'écouter ta mère.

Commence à vivre pour toi-même parce qu'à un moment donné, elle ne sera plus là, il faudra te relever toute seule. Depuis, je me suis donnée pour objectif de choisir comment je veux vivre dans ce monde. Et accepter de vivre dans ce monde, c'est ne pas accepter de me taire, ne pas accepter de banaliser les violences, ne pas accepter que l'amour que je ressens pour ma mère soit suffisant pour ne pas lui en vouloir de tout ce silence qu'elle m'a forcé à garder.

23 ans de silence, 23 ans d'incompréhension, 23 ans d'agitation pour masquer l'essentiel, la souffrance. Tu n'as rien fait, rien dit, rien entrepris, rien.

Je trouve que c'est beaucoup plus mon histoire que l'histoire de ma mère, dans le sens où jusqu'au jour d'aujourd'hui, je n'ai pas encore eu le courage de me mettre face à elle pour lui donner mon ressenti. Tout l'état émotionnel dans lequel je suis au jour d'aujourd'hui, dans lequel je suis passée à cause de toutes ces violences que j'ai vécues, toutes les tentatives de suicide que j'ai faites, tous les moments où je m'en suis voulue d'exister, où j'ai voulu quitter ce monde, je n'ai jamais eu le courage de lui dire. Mais cette petite fille, la petite robe rose, c'est la petite fille que j'aimerais être plus tard. Plus tard, j'aimerais avoir cette force de me mettre en face d'elle et de lui dire.

Il m'a dit que c'était notre secret, que je ne devais rien te dire, que ça te ferait du mal. Alors, maman, quand tu m'as frappée, j'ai cru que je le méritais. J'ai cru qu'il avait du vrai, car j'avais tenté de te dire ce qui s'était passé.

J'ai cru que tu l'avais compris, ce dessin de la petite fille allongée au sol avec les grands yeux au-dessus. J'ai cru que je t'avais fait du mal. Alors, j'ai gardé tout ça, enfoui en moi pendant des années.

J'ai travaillé pour oublier. L'une des raisons pour lesquelles j'ai accepté de faire ce spectacle, c'est vraiment de me mettre face au public. Ce soir, en fait, cet après-midi, tout le public a joué le rôle de ma mère. Ce soir, je suis devant toi, je te dis ce que je ressens. Et moi, je joue le rôle de cette petite fille qui a envie de parler, qui a besoin de parler, mais qui n'a pas

encore le courage de le faire avec la personne concernée, mais qui a la possibilité de le faire sur la scène, de commencer à alléger un peu, de plus en plus, la souffrance qui tourne en boucle dans la tête.

Dis-moi, maman, tu crois que je n'ai pas entendu les commérages du quartier, tes conversations avec papa ? Non, maman, non ! Je ne suis pas homosexuelle. Je ne suis jamais sortie avec une femme. Je ne suis pas attirée par les filles. Et tu sais quoi ? Je ne suis jamais sortie avec un garçon non plus.

J'ai 28 ans, maman, je veux vivre, mais je n'y arrive pas. J'étais tellement convaincue que le seul endroit où on pouvait m'écouter, c'était sur la scène. C'est ça, vraiment, qui m'a permis de me dire : Ah, là, en fait, ce départ que tu as pris, cette décision que tu as prise, c'est maintenant, en fait, c'est maintenant que tu vis, c'est maintenant que tu existes, c'est maintenant que tu cesses d'éteindre ton humanité, c'est maintenant que tu existes en tant que personne, en tant que Mathilda, en tant que personne qui mérite d'être sur ce monde. Et m'adresser au monde, parce que j'en ai des choses à dire.

Il a volé mon enfance, maman, et tu n'as rien vu.

Il a volé mon adolescence, maman. Tu te souviens des moqueries à l'école, à la piscine, au skatepark, à la récréation ? Tu te souviens que je ne voulais pas y aller ? Tu te souviens de la terreur dans mes yeux ? Evidemment que non, tu ne t'en souviens pas, car tu ne me regardais pas. Il fallait, c'était notre éducation.

Le théâtre permet, encore une fois, de ne pas être dans le jugement, mais d'accepter l'émotion, d'accepter d'entendre une histoire. Le théâtre, c'est la vie. Le théâtre, c'est l'exploration de l'humanité. En une scène, une vingtaine de minutes, on voit bien, les gens ont beaucoup parlé de la place de l'homme, mais aussi de la place de la mère, de la relation à la mère, à qui on peut parler dans ces cas-là, à qui on se confie. Ça a questionné tout ça. Tout le monde est au même niveau, parce que tout le monde, par l'émotion, a vécu quelque chose de fort qui permet sans doute de libérer une autre parole, et pas une parole convenue.

Mais, quand la semaine dernière, une petite fille s'est approchée de moi, et m'a dit, « Ne soyez pas triste, madame. Ce n'est pas votre faute. Moi non plus, ce n'est pas de ma faute. J'ai éclaté en sanglots, et tout m'est revenu. C'était évident. J'ai revu le peintre, ses grands yeux, avides, mon pauvre petit corps meurtri, ma peur, ta colère, ma honte.

Je devais tout recommencer. Reset général. »

De ces années de violence, il ne reste plus toute la haine que j'avais envers ma mère, envers mes agresseurs. Ce qu'il reste vraiment, c'est une jeune femme ... Je suis âgée de 26 ans. Je suis une jeune femme qui ne se bat plus pour se reconstruire, qui se reconstruit tout simplement, qui aime la vie, qui veut continuer à vivre en aidant ceux qui sont encore dans le trou noir.

Isabelle Niveau

Je dis toujours qu'on leur apporte sans doute beaucoup par le théâtre, mais ces jeunes m'apportent beaucoup par leur maturité, leur capacité de résilience, leur engagement. J'ai l'impression qu'il y a un instinct de survie qui est déjà très très fort. Et puis, ce sont des jeunes femmes qui prennent, je trouve, tous les dispositifs, tous les moments de bonheur, tout ce qui va leur permettre d'avancer, parce que leur vie a besoin de sens et donc elles s'accrochent à tout ce qui va pouvoir les aider à avancer.

Où trouve-t-elle toute cette force-là ? C'est assez beau de se dire qu'elles ont une conscience politique, sociale, économique. Enfin, elles ont tout l'avenir devant elles. Tellement elles sont fortes, on sent qu'elles sont tellement battantes avec tout ce qu'elles ont vécu. Être aussi belles et fortes comme elles le sont là ... L'avenir est vraiment devant elles.

Mathilda Pierre

Le message que je dirais à ces jeunes filles, qu'importe votre couleur de peau, qu'importe votre nationalité, qu'importe votre façon de penser, qu'importe la famille dans laquelle vous avez grandi, qu'importe votre culture, qu'importe votre âge, ce que vous ressentez est légitime. Ce que vous avez envie de dire est légitime. N'hésitez pas à en parler, parce que je peux vous l'assurer, gardez l'espoir. C'est vraiment la base pour continuer à garder la flamme de l'étincelle, la flamme de l'espoir.